

L'art architectural de Rabat

Processus et caractéristiques d'une évolution millénaire

par le professeur Abdelaziz Benabdellah,
Membre de l'Académie du Royaume du Maroc
et des Académies Arabes.



Cet exposé que je voudrai bref et évocateur sera celui d'un historien qui commente le travail des archéologues. Dans le contexte général d'une fresque, clairement esquissée, sur l'ensemble de l'architecture marocaine, je ferai ressortir le décor particulier de la ville de Rabat.

Fès est le premier centre arabe qui voit le jour en terre marocaine; elle sera bientôt, d'après Gautier un "miracle d'adaptation à l'état oriental"⁽¹⁾.

L'ignorance presque systématique des formes empruntées à la nature, l'étude des mathématiques et le goût de l'ingéniosité devaient conduire les Musulmans d'Espagne et du Maghreb, comme ceux d'Egypte, à faire une place de plus en plus grande, dans leurs décors, à la géométrie⁽²⁾. Cette orientation se cristallisera dans les siècles suivants avec un raffinement de plus en plus grand.

Le mouvement insurrectionnel survenu dans le faubourg de Cordoue en 814, quelques années après la fondation de la capitale Idrisside, suscita l'immigration de Cordouans de toutes les classes et Fès en profita⁽³⁾.

La civilisation andalouse prit un éclat exceptionnel. Sous le règne de l'Omeyade Ennacer Abderrahmane III, "l'agriculture, l'industrie, le commerce, les arts, les sciences, tout florissait"⁽⁴⁾.

Ce fut Annacer qui agrandit, pour la première fois la Karaouyène marquant ainsi, officiellement, la ville de Fès, d'une première empreinte artistique andalouse.

A la même époque, cette ville, qui prit un essor particulièrement brillant, devint une rivale de Bagdad⁽⁵⁾. Même en Ifriqya, l'influence de Fès sera bien marquée; la vieille patrie des docteurs de l'Islam se mettait à l'école des Berbères de l'Ouest⁽⁶⁾.

Les traditions artistiques se maintiendront au

Maroc dans les siècles suivants. Même après la dislocation du royaume Idrisside au IIIème siècle, les Grands Princes de la Dynastie continuèrent à fonder, du Nord au Sud, de petites capitales, qui devaient, à l'envi de Fès, "adopter peu à peu et répandre autour d'elles, les formes de la civilisation musulmane". Une Bosra marocaine s'érigea, dès le IIIème siècle de l'Hégire, en centre actif de production de lin.

Sous les Amirides et les Zirides (IVème siècle hégirien), la civilisation et l'art andalous ne tardèrent pas à pénétrer au Maroc où leur influence rayonnait, jusque dans le Fazâz, en plein Atlas, grâce à des Cordouans qui avaient émigré, dès le IXme siècle après J.C)⁽⁷⁾. Le Sud marocain prospère était peuplé de villes; N'Fis, la ville aux jardins, Aghmât, la capitale Idrisside du Sud, Igli, Taroudant, Tamedelt, Massat, les Oasis de Noulemta et Ifini⁽⁸⁾.

La vie citadine semble avoir été, alors, passablement florissante dans l'ensemble, compte tenu du nombre considérable des villes dont la plupart avaient disparu. Bekri et Idrissi nous en ont laissé une nomenclature, qui ne figure plus sur les cartes. Le Berghouate Yoûnous Ben Iliâs aurait détruit, à lui seul, 387 cités⁽⁹⁾.

Toutes ces villes, tous ces monuments nous intéressent à plus d'un titre. L'art dans un pays est, en effet, une des marques de sa gloire. Un monument peut receler, dans son décor, des secrets susceptibles d'éclairer, d'un jour nouveau, maints aspects demeurés obscurs dans l'histoire. Les études archéologiques s'avèrent, parfois, le moyen le plus sûr de

vérification et d'authentification chronologique.

C'est un élément capital dans une civilisation.

Aghmat, ville jadis prospère se vit concurrencer par la capitale de fondation récente : Marrakech édifiée par Youssef Ben Tachfine.

L'Espagne devint, alors, une province almoravide où l'Art connaîtra un renouveau de prospérité, au cours de deux générations.

Youssef fit venir des artisans cordouans pour construire des édifices à Fès⁽¹⁰⁾ et son fils Ali profita des services d'architectes andalous⁽¹¹⁾, pour édifier le pont de Tensift à l'entrée de Marrakech. "L'Art andalou va s'imposer, grâce aux conquérants sahariens à tout l'Ouest de la Berbérie"⁽¹²⁾. Par leurs constructions, les Almoravides ont contribué à sa diffusion.

Au contact d'un pays partiellement sédentarisé, l'Arabe nomade s'inspira, dès le début, des ouvrages défensifs que les Byzantins avaient élevés, pour parer aux incursions incessantes des autochtones. C'est là l'origine⁽¹³⁾ des murailles surmontées de tours répandues au Maghreb et dans tout le monde musulman. Le pisé, les moellons et les briques sont, dès le IIIème siècle de l'hégire, les principaux matériaux de l'architecture maghrébine.

A leur avènement, les Almoravides élevèrent des citadelles pour enrayer les attaques de leurs adversaires et se constituer, jusque dans la montagne, des réduits défensifs, en cas de danger. C'est une conséquence inéluctable de l'expansion de ces sahariens, à travers le Maghreb. Mais, il semble que Youssef voulut, au début, marquer sa puissance militaire, en se passant de murailles. Marrakech n'a été entourée de murs qu'au temps de Ali Ben Youssef et sous l'instigation de l'andalou Ibn Roshd. Le premier Almoravide alla plus loin, en détruisant les murailles de Sadina, puis celles de Fès, en l'année 462 de l'hégire⁽¹⁴⁾.

Quoique l'édification de la Karaouyène remonte à l'an 245 de l'hégire et la réfection de son minaret par l'Amel Oneyade à l'an 345, ce fut sous les Almoravides que la mosquée a été agrandie, dans des proportions qu'elle conserve encore aujourd'hui, comme il résulte des descriptions faites par Ibn Abi Zar et reprises par Al-Jaznai. La Karouyène comporte un plan assez original, en ce sens que ses nefs sont parallèles au mur de la qibla, à l'instar de la mosquée des Chorfa bâtie à Fès, par le fondateur de la ville, Idriss II et de celles d'Ibn Toulon au Caire, de Baalbek et de Damas.

Les arabesques, encorbellements et plastiques sculpturales, aux coloris vivants, élaborés sous les Almoravides à la Karaouyène, ont été camouflés sous une épaisse couche de chaux, la veille de la conquête de Fès par les Almohades qui se montrèrent, au début de leur avènement, irréductiblement austères à l'art. Ibn Abi Zar raconta le fait, mettant en exergue l'esthétique inimitable de ce chef-d'œuvre, mais l'éminent historien de l'art, George Marçais a cru devoir nier cette occurrence, croyant à ce qu'il appelle la nudité de l'œuvre almoravide. G. marçais qui en fait était dans son ouvrage (Manuel d'art musulman), publié en 1926, reprend ses dénégations dans son (Architecture musulmane d'Occident), qui vit le jour en 1954 - Deux ans plus tôt, en 1952 la découverte, lors de fouilles effectuées par le (Service des Beaux arts), mit à nu les ornements grandioses dont l'éclat et la résistivité aux intempéries, après un millier d'années, s'avèrent encore vivaces.

Les Almoravides, d'origine saharienne, n'avaient pas éprouvé, tout au début, le besoin de doter le Maroc d'œuvres d'utilité publique citadines. Le problème de l'eau se posa, en premier lieu, avec acuité et ils s'ingénierent, alors, à y parer avec les moyens dont disposaient les hommes du sahara. C'est pourquoi des conduites souterraines furent aménagées, pour alimenter Marrakech en eau, sous forme de khettârât, similaires aux foggarâ sahariennes. Mais, favorablement influencé par les méthodes andalouses, Ali Ben Youssef fit appel à des techniciens espagnols, pour rénover les modes de captation. Entre autres, un puits a été foré et les eaux amenées, suivant un mécanisme ingénieux, jusqu'aux jardins d'El Masarra (la Ménéra actuelle).

Les Almohades, agents de liaison entre l'Espagne et l'Afrique, eurent donc recours - comme le fit remarquer justement G. Marçais - à la fois aux hydrauliciens sahariens et aux architectes andalous.

Un sectarisme religieux amena au pouvoir les Almohades dont l'inspirateur, Ibn Toumert est, cette fois-ci, un sédentaire du Haut-Atlas. Son successeur Abd El Moûmin est "la plus grande figure, sans conteste, de tout le Moyen-Age berbère".

La place occupée par les Almohades, dans l'histoire de l'art musulman, est "plus éminente que celle qu'y tiennent les Almoravides", malgré l'opposition à certains aspects de l'Art (l'art musical), manifestée par le Mehdi, fondateur de la dynastie.

Mais, cela n'empêcha pas la Cour Almohade de briller, du temps même d'Abdel Moûmen qui, "plutôt encore que protecteur des poètes, se mani-

feste comme un actif bâtisseur”.

Les monuments incomparables de Séville, Rabat et Marrakech sont là pour attester l’ampleur des vues et la finesse du goût du prince El Mansour.

L’architecture religieuse almohade se concrétise majestueusement dans les mosquées des librairies à Marrakech, de Hassan à Rabat et dans la Giralda de Séville⁽¹⁵⁾.

Parlant de la Tour Hassan, de la Giralda de Séville et de la Koutoubiya de Marrakech, trois sœurs, filles d’Ibn Youssef l’Almohade, Millet dit : “Ces trois tours célèbres ne valent pas seulement par la masse et par l’équilibre; leur forte carrure, leurs proportions, à la fois élégantes et robustes, la sobriété des arabesques, le goût sévère qui les encadre et les contient, sans leur permettre de rompre l’unité de l’ensemble, tout porte l’empreinte du Sultan magnanime, restaurateur de la foi, conservateur de la tradition et, on peut le dire, véritable fondateur de la religion marocaine”.

La mosquée de Hassan est un monument admirable qui devait réaliser, à mon sens, dans l’esprit de ses fondateurs, la symbiose des arts oriental et hispano-mauresque. Symbolisant la puissance des Almohades, leur sens de la grandeur, leur goût de l’harmonie majestueuse et simple, elle illustre un gigantesque effort de synthèse d’une dynastie “unitaire” qui s’ingéniait à représenter l’Islam, dans sa pureté originelle et sa sobre magnificence. Ce sont là des caractéristiques qui définissent l’art almohade, en général, et qui expliquent, en même temps, certains aspects d’allure insolite. On n’en a pas toujours tenu un compte adéquat dans la reconstitution de la pensée socialo-religieuse des “Mouwahhidine” et de leurs conceptions artistiques. Mais, dans ce domaine comme dans tant d’autres, le génie créateur français, l’esprit cartésien ont été, pour nous, un guide précieux, un soutien efficace. Je tiens à rendre un vibrant hommage aux travaux des Marçais, Terrasse, Hainaut, Caillé et autres spécialistes français qui ont su dégager et éclairer, d’une lumière nouvelle, des aspects mal définis, dans l’histoire de l’Art Maghrébin.

La mosquée de Hassan est sise au Nord-Est de Rabat, sur un sol en forte déclivité, à une altitude de près de 30 mètres, au-dessus du niveau de la mer. Son nom qu’elle tient peut-être d’une tribu de la région de Rabat, les Beni Hassan - figure déjà au VIIème siècle de l’hégire, chez l’auteur de “L’Histoire des Souverains du Maghreb”... La construction de cette mosquée, la deuxième, après celle de la Qaçba des

Oudayas, due aussi à l’initiative almohade, remonte à Yacoub El Mansour qui, d’après Al Qirtâs en aurait complété les travaux, en l’année 593 de l’hégire (vers 1197 après J.C). Mais, il semble, d’après les indications d’Al Marrakchi, auteur du (Moôjib), que cette construction s’échelonna tout le long du règne d’Al Mansour, nécessitant, ainsi, plus d’une décennie. Al Himyari précise, dans son “Rawd” que sept cents captifs chrétiens y ont été employés.

Mais, ce chef-d’œuvre a-t-il jamais été achevé ? une controverse a été soulevée, sur l’interprétation de textes contemporains qui prêtent à confusion. Néanmoins, il a été établi, quoi qu’en disent Borely et Dieulafoy - que les travaux du sanctuaire, comme ceux du minaret, n’ont pas été entièrement exécutés.

Abandonné aux intempéries, ce monument commença à se dégrader, un demi-siècle plus tard. En 1243, un calife almohade utilisa les bois de la mosquée, provenant des forêts de l’Atlas, pour construire les navires de guerre. Le souverain alaouite Moulay Abdallah en suivit l’exemple, cinq siècles plus tard. Une série de calamités (incendie, séisme et foudre) s’abattirent, depuis, sur Hassan qui tomba en ruines. Seule une flore verdoyante en adoucissait la désolation qui s’accentuait avec le temps.

La tour de ce sanctuaire est le plus récent des grands minarets almohades; elle a été édifiée, après celle de la Koutoubiya de Marrakech et la Giralda de Séville. Une tradition andalouse en attribue la conception architecturale à un musulman sévillan. Léon l’Africain parle de cette tour “si longue que 3 à 4 chevaux y montaient de front et au sommet de laquelle on découvrait les navires à vingt lieues en mer”.

L’oratoire, de forme sensiblement carré, et occupant les trois-quarts de l’édifice, donne l’impression d’une netteté géométrique majestueuse, grâce à l’aménagement harmonieux des colonnes séparant des nefs espacées, flanquées de sahns latéraux qui livrent passage à une rayonnante clarté.

Le mihrâb, auquel aboutit la nef axiale, se différencie, par sa forme carrée et ses dimensions, de tous les mihrâbs du Maroc. Légèrement incliné de la qibla, comme dans certaines mosquées, telle la karaouyène, ce mihrâb illustre la tendance salafia des Almohades qui voulaient marquer, partout et en tout, leur attachement à la tradition du Prophète. Certes, on se prévalait, à l’époque, d’un hadith précisant que “la qibla se situe entre l’Est et l’Ouest”, sans se soucier que cette définition de la qibla, par le Prophète, cadrerait seulement avec la position géographique d’une